



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 96

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>



Merci et salut :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Johan ASHERTON
Neil ARMSTRONG (RIP)
PUSSY RIOT
WILLY & GILOXX (Spermicide)
MARCO & MANU (Wunderbach)
LOLO (Le Baratin De La Joie)
BETTY & FABIEN (Mass Productions)
Philippe MARIE
STEFAN (No Balls Records)
Frank FREJNIK (Slow Death)
Patrice LAPEROUSE
PARALLELES
Bernard MORAINÉ (Triage FM)

Samedi 1er septembre 2012 ;
20:16:03 (Sunshine time)



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

The LIZARDS : Stalking the prey (CD, Kaiowas Records)

Oui, je sais, dès qu'un groupe de gisquettes pointe le bout de son nez dans les parages, je ne peux pas résister, faut que j'aïlle voir de plus près de quoi il retourne musicalement parlant. Et quand les dites demoiselles font, comme les Lizards, un rock'n'roll diablement pêchu, avec force guitares, moult riffs et "yeah yeah" dans tous les coins, forcément, ça ne fait que renforcer ma détermination à en savoir plus. Alors, les Lizards sont nées à Barcelone en 2007. Trio entièrement féminin au départ, 2 changements de batteur plus tard c'est désormais un bel hidalgo qui officie derrière les tambours, ce qui n'enlève rien à l'attrait exercé par le groupe. D'autant que cet album, leur premier, fut enregistré à l'époque où le groupe n'avait pas encore intégré d'élément testostéroné. En fait le groupe est emmené par Carla, la chanteuse/guitariste, et Maria, la bassiste qui assure aussi une part non négligeable de choeurs vitaminés. Et c'est là l'une des grandes forces des Lizards, cette propension à aligner des mélodies à forte tendance vocale, le tout sur un fond musical hérité de Motörhead aussi bien que des Runaways (ou de Joan Jett, ce qui revient au même). C'est un méchant rock'n'roll à guitares, énergique et volontaire, hargneux et dangeureux, volubile et sans concession, envoyé avec autant de classe que de rage, et les 2 références déjà mentionnées n'ont rien d'usurpées. D'ailleurs, quand je les ai vues sur scène, les Lizards nous ont balancé 2 reprises dans les ratiches, une de Motörhead, justement, et une des Dead Boys, comme ça, pas d'équivoque, on sait à qui on a à faire. Mais le fait que, devant, ce sont Carla et Maria qui envoient le bois adoucit singulièrement les angles, tout en gardant malgré tout ce côté violemment électrique sans quoi le rock'n'roll ne serait qu'une aimable farce. Au passage on notera avec intérêt qu'il n'y a aucun morceau lent chez les Lizards, ni sur ce disque, ni sur scène. Juste au cas où vous auriez besoin d'un argument supplémentaire. Bref un nom à retenir, de quoi nous faire surveiller avec avidité les bacs de nos disquaires préférés, histoire de ne pas rater la suite des aventures des Lizards, vu que ce premier album date quand même de 2011. Ouaip ! Girl power !



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"Best of 442ème Rue", tous les mardis de 21h à Minuit.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), le 1er mardi de chaque mois de 21h à 23h.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



BLACK FURIES : Get down get with it (LP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Voilà le genre d'album qui produit toujours son petit effet, le genre de truc qu'on s'écoute toujours avec un plaisir non dissimulé, le genre de bonbon qu'on pose toujours sur la platine avec délectation. L'album de reprises est un exercice quasi obligé pour n'importe quel groupe qui veut poser ses références et ses influences, histoire, ensuite, d'être débarrassé avec les inévitables questions sur le sujet. Les Black Furies sont de San Francisco où le groupe s'est créé en 2004, et ce "Get down get with it" est leur quatrième album. Le disque est paru à l'origine en 2011 sur l'excellent label américain Gearhead Records, et nos amis allemands de No Balls Records viennent d'avoir la bonne idée d'en faire une version vinyl. Comme l'album n'est constitué que de 7 titres, cet album est mono face, c'est à dire que toutes les chansons sont gravées sur une seule des 2 faces du disque, l'autre face étant occupée, comme No Balls le fait parfois, par une très belle sérigraphie, noire sur le vinyl blanc. Oui, ça en jette, y a pas à tortiller du croupion. Et la musique ? J'y viens. Les Black Furies aiment leur rock'n'roll largement arrosé de glam et généreusement nappé de punk. Jusque là ça vous va ? Bien ! Parce que c'est justement tout ce qu'on retrouve sur cet album. Le titre déjà est inspiré d'une chanson du groupe glam-glitter proto skinhead anglais Slade, bien qu'elle ne soit pas reprise ici. En revanche les Black Furies reprennent un autre titre de Slade, le superbe et fort entraînant "Gudbuy T'Jane". Restons dans le glitter avec une reprise du "Do you wanna touch me" de Gary Glitter, le bien nommé, dans une version qui n'est pas sans rappeler le côté acidulé que lui avait donné Joan Jett à l'époque où elle venait tout juste d'attaquer sa propre carrière solo. Restons dans le glam-rock avec le "Suffragette City" de David Bowie, diablement révérencieux. Pour compléter le tableau signalons un brélan de reprises pour le moins inusitées, "Prime mover" de Zodiac Mindwarp, pas le genre de truc que tout le monde met à son répertoire, "Loretta" de la chanteuse county-punk Neko Case, traité ici façon surf ramonesque, et "Can't shake it", reprise des Angels, un groupe australien de hard-pub-rock, pote d'AC/DC, et qui sévit depuis 1974 (oui, ils existent encore aujourd'hui). Pour terminer, on notera le classique des classiques, la reprise de "Teenage kicks" des Undertones, introduit par le rythme de batterie du "Smokin' in the boys room" de Brownsville Station, mais plutôt dans sa version Mötley Crüe. Avec ça vous avez un panorama assez complet de ce que peuvent écouter les Black Furies le soir avant de s'endormir. Ah oui ! J'allais oublier de vous préciser que, pour cet album, les Black Furies ont bénéficié d'un renfort de choc et de poids, en l'occurrence des traits de guitare, d'orgue et de chant de Hewhocannotbenamed, le guitariste naturiste et masqué des Dwarves. Autant dire que ça ne rigole pas.



Les THUGS : Come on, people ! (LP, Slow Death/Crash Disques)

Bon, je ne vais pas vous refaire l'histoire des Thugs, pas le temps ni la place. Parce que ce groupe fut rien moins que l'un des meilleurs gangs à avoir arpenté cette foutue planète entre 1983 et 1999. Et j'utilise le mot planète sciemment parce que le groupe ne s'est pas contenté de jouer dans notre petit coin de France, mais aussi un peu partout dans le monde, à commencer par l'Angleterre (rappelons que le vrai label des Thugs était anglais, c'était Vinyl Solution, et que leurs disques sortaient par chez nous en licence), et les Etats-Unis (ils furent l'un des rares groupes français à avoir pu décrocher des licences discographiques outre-Atlantique, avec Alternative Tentacles, le label de Jello Biafra, et avec Sub Pop, le label de Seattle qui fit tant pour la réputation de la ville, oui, Nirvana, entre autres, c'était eux), 2 pays où ils tournèrent pas mal. C'est d'ailleurs à l'invitation de Sub Pop, qui fêtait ses 20 ans en 2008, que les Thugs se reformèrent cette année-là. Sub Pop avait demandé au groupe de participer à leur festival anniversaire, en juillet, à Seattle. Banco, les Thugs répondirent présent, dans leur seconde incarnation, c'est à dire avec les 3 frères Sourice et Thierry, le guitariste. Mais, histoire de "rentabiliser" le temps passé à répéter des morceaux que les 4 lascars n'avaient plus joué depuis près de 10 ans, et aussi histoire de se rôder avant de s'envoler pour les USA, les Thugs décidèrent, en juin 2008, de faire une mini tournée française. Entre autres dates, durant cette tournée, ils joueront 2 fois à Paris, ainsi qu'à Angers, leur ville natale, ou à Bordeaux. Et c'est justement ce concert de Bordeaux, le 10 juin, au BT59, qui sert de support à la parution de cet album. Si, comme moi, vous avez eu la chance d'assister à l'une des dates de cette tournée de reformation, vous savez déjà à quel point les Thugs n'avaient rien perdu de leur maestria technique, de leur charisme scénique, ni de leur rage de jouer. On avait retrouvé les Thugs tels que 10 ans plus tôt, et ce fut un grand moment de bonheur pour tout le monde, le groupe comme le public. Cet album ne fera donc que raviver ces souvenirs. Et, si vous n'avez pas pu assister à cette tournée, vous aurez ici de quoi vous délecter d'un groupe largement au-dessus du lot. Au passage, cet album est le premier live de leur carrière, avec quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, "I need you", "Waiting", "Biking", "Dirty white race", "Birds of ill omen" (personnellement l'un de mes préférés) ou encore "I love you so". Le son est excellent, le groupe en pleine forme, bref il n'y a rien à jeter. De toute façon, il n'y a jamais rien eu à jeter chez les Thugs, y avait pas de raison que ça commence maintenant. A noter que Crash Disques annonce également la sortie d'un coffret (1 CD + 2 DVD) pour l'automne (du moins on l'espère vu qu'il a été plusieurs fois reporté). Le CD proposera ce même concert bordelais, dans son intégralité, tandis que l'un des DVD proposera le concert angevin, le second DVD étant dévolu à un documentaire sur le groupe, ainsi qu'à quelques bonus. Je vous en reparlerai évidemment quand il sera sorti. Mais bon sang, que ce bain de jouvence thugsien est plaisant, près de 30 ans après des débuts explosifs et tonitruants.

Labretta SUEDE & the MOTEL 6 : Dirty & dumb (CD autoproduit)

Dans la grande lignée des groupes de rock'n'roll affichant clairement leur attachement à d'autres formes de culture underground, Labretta Suede & the Motel 6 risquent bien de devenir la nouvelle coqueluche des freaks de tout poil. Le groupe est né en 2005 en Nouvelle-Zélande autour du noyau dur formé par la chanteuse Labretta Suede et le guitariste Johnny Moondog. Après un premier album autoproduit, "Not food hungry", Labretta Suede et Johnny Moondog décident de s'installer à New York, au pays de tous leurs fantasmes et de leurs influences avouées. Ce qui explique que ce deuxième album ait été enregistré en partie avec leur section rythmique restée en Nouvelle-Zélande et en partie avec les nouveaux membres new-yorkais, ce qui, au final, ne fait pas une grosse différence d'ailleurs. Il y a gros à parier, en effet, que les nouvelles recrues ont dû être cooptées en fonction de leurs goûts musicaux autant qu'extra musicaux. Du côté des premiers, c'est glam ("Gary Glitter", hommage évident à qui vous savez), rockabilly décafé ("Thickened sludge"), surf punkisant ("Beach party town"), garage psychotique ("Dirty & dumb") et autres joyeusetés salement et purement rock'n'roll. En fait on n'est pas sans penser aux Cramps en écoutant Labretta Suede & the Motel 6. D'autant que, à côté de ces influences musicales, tout ce petit monde revendique aussi allègrement son appartenance à la culture hot-rod, Johnny Moondog arbore fièrement cuir et autres fringues 50's, à la culture sexe, Labretta Suede ne cache pas grand-chose de sa plastique pour le moins aguçante avec ses bottes à talons-aiguille, ses mini shorts moulants, ses guépières western et son look général d'effeuilleuse de peep-show, à la culture de série B, leur

musique ferait une bande-son idéale pour un film de John Waters, de Russ Meyer ou de Herschell Gordon Lewis. Il est clair qu'une écoute attentive de ce nouvel album, en partie produit par Matt Verta-Ray (Heavy Trash), risque de sérieusement faire grimper la température de la pièce (leurs concerts doivent être de véritables incitations à la luxure) en même temps que le taux de testostérone de la fraction la plus mâle de l'auditoire, sans parler du taux d'humidité des petites culottes de la frange féminine qui ferait probablement passer la forêt de Bornéo pour une extension du Sahara. Yep ! Le rock'n'roll a toujours eu un évident côté sexuel et sulfureux, s'agirait de ne pas l'oublier. Heureusement, de temps en temps, des groupes comme Labretta Suede & the Motel 6 se chargent de nous rafraîchir la mémoire.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7
Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -
Grey vinyl - 7 Euros pc
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band - 15 Euros pc

Ian KENT and the IMMIGRANTS : Almost gone (CD autoproduit - iankentandtheimmigrants.us)

En écoutant cet album de Ian Kent, si vous reviennent quelques vagues musicales aux oreilles, rien là que de très normal. Ian Kent est américain, et s'il vit à Paris depuis de nombreuses années, il n'a évidemment pas oublié ses propres racines. Pour ce qui est des Immigrants qui l'accompagnent, ils sont français, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes de ce groupe plutôt attachant. Ce deuxième album de Ian Kent fleurit bon l'Americana dans toute ses étendues désertiques, forestières, montagnaises, littorales, ou urbaines. Ce disque est gorgé de rock, de blues, de country, mais que ce qui pourrait paraître comme un vaste fourre-tout ne vous effraie pas pour autant, tout ceci est savamment mixé, dosé, pesé, et rendu avec la monnaie en prime. Ian Kent et ses Immigrants ne jouent que sur des instruments organiques, guitares (acoustique, électrique, steel), mandoline, basse, banjo, batterie, harmonica, et quand ils invitent quelques amis de passage ceux-ci viennent avec une contrebasse, un violon, un piano ou un orgue. Point de zigouigouis digitaux là-dedans, on reste dans le rustique. Au hasard des chansons on pourra penser à Bruce Springsteen ("Lucky for you"), à de la pure country ("X-pat blues"), à du folk ("Wally"), à Tom Waits ("Broken dreams"), à du blues (la superbe reprise de "Trick bag" d'Earl King), sans pour autant parler d'imitation pure et simple. C'est juste que Ian Kent a grandi en écoutant toutes ces musiques, c'est juste, donc, qu'il les restitue à sa manière aujourd'hui, sans intellectualisme outrancier, sans fidélité servile, sans indifférence glacée, c'est juste sa façon à lui de nous faire partager sa propre vision d'un rock'n'roll profondément américain dans le fond comme dans la forme, ancré dans ses santiags autant que dans ses cordes de guitare. Et les Immigrants sont un vrai groupe de passionnés, volontaires, compétents, sincères et intègres, ce qui ne fait que renforcer cette impression artisanale qui se dégage de l'album. Artisanal au sens de travail bien fait, et non pas au sens du boulot bâclé de bric et de broc, ça va de soi. Certes, ce disque n'a, hélas ! aucune chance de toucher le grand public, en musique si la qualité payait ça se saurait depuis longtemps, mais il devrait au moins réjouir une poignée d'aficionados au regard définitivement tourné vers la ligne bleue des Appalaches, ce qui n'est déjà pas si mal. Cet album serait sorti il y a une vingtaine d'années, il n'aurait pas dépareillé sur le catalogue du New Rose de la grande époque, quand le label nous faisait découvrir des cohortes entières de musiciens américains directement issus du terroir, les Calvin Russell, Rich Minus, Russ Tolman, Phil Gammage et autres Alejandro Escovedo. Et je ne terminerai pas cette chronique sans évoquer la présence, dans les chœurs de "When my time comes", de Johan Asherton, ami de longue date de Ian.

Los STRAITJACKETS : Jet set (CD, Yep Roc Records)

Depuis que le guitariste Danny Amis a, semble-t-il, réussi à vaincre son récent cancer et qu'il a rejoint son vieux complice Eddie Angel au sein du groupe qu'il ont tous 2 créé en 1988, Los Straitjackets, ces derniers ont comme retrouvé une seconde jeunesse, et on ne les arrête plus. Dans le dernier numéro je chroniquais leurs 2 plus récents 45t, cette fois-ci c'est donc au tour de leur tout nouvel album de passer sur le grill. Et tant qu'on est dans les mouvements de personnel, notons tout de suite qu'un troisième guitariste vient également de s'incruster dans le groupe, en l'occurrence Greg Townson, ci-devant guitariste des Hi-Risers de Worcester, New York (dois-je rappeler que Los Straitjackets, eux, sont originaires de Nashville, Tennessee ?). Les Hi-Risers sont de vieilles connaissances de Los Straitjackets, d'ailleurs, sur l'un des 2 derniers 45t mentionnés ci-dessus, Los Straitjackets, augmentent pour la circonstance de la chanteuse Sarah Borges, reprenant un titre des Hi-Risers, "Wild romance". Greg Townson n'est donc pas en terre inconnue. Pour rester avec les autres acteurs de cet album, précisons que le disque est produit par Janne Haavisto, du groupe finlandais, instrumental lui aussi, Laika & the Cosmonauts, tandis que l'organiste de ces derniers, Matti Pitsinki, apparaît sur 4 titres. Enfin, histoire de faire le tour de la question, reste une dernière intervenante, l'actrice finlandaise Irina Björklund (vue notamment dans la série "Lost") qui joue de la scie musicale (oui, c'est comme je vous le dis) sur "Low tide" et qui vocalise sur "Sardinian holiday", sans compter une section de cuivres sur une paire de titres, "Walking down 3rd Street" notamment". Ca fait du monde au balcon. Mais le résultat est à la hauteur. Ca reste Los Straitjackets, entre surf nonchalant et lounge électrique, entre rock'n'roll cocktail et twist de plage, entre fièvre tarantinesque et glamour james bondien, entre Santa Monica et Copacabana, entre Montego Bay et Monaco, entre lucha libre

mondaine et hold up classe, entre grands espaces intersidéraux et no man's land sibérien, une sorte d'espace-temps parallèle où la guerre froide n'aurait pas encore pris fin mais où, finalement, elle ne serait qu'une sorte de grand jeu de rôle planétaire. Encore un excellent album (le 18ème) pour une groupe toujours très classieux.

Forest POOKY : Every key hole has an eye to be seen through (CD autoproduit - www.forestpooky.com)

Hyper actif le Forest Pooky. On le connaissait adepte de méchantes sonorités punk-rock au sein des Pookies, des Sons Of Buddha (avec son frère Motor Ed de Uncommonmenfrommars entre autres), de Black Zombie Procession, de l'Opium Du Peuple (vous savez ceux qui reprennent les pires daubes variété mais en punk, hilarant) ou de Annita Babyface and the Tasty Poneys (oui, ça en fait du gang de salopards électriques, je vous avais prévenu, et pas que des branleurs en plus, loin de là), bref, disais-je, on connaissait le Forest Pooky foutrement électrique, mais on avait déjà aussi pu l'entendre calmer le jeu avec quelques pertinentes apparitions acoustiques, le voilà donc aujourd'hui qui franchit le pas du premier album solo, et, comme pour tout ce qu'il touche, c'est évidemment magistral. Ceci étant, si la charpente, l'ossature et les fondations de ce disque sont d'inspiration acoustique, Forest Pooky n'a pas voulu faire son disque à lui tout seul dans son coin. On ne se refait pas, le bonhomme étant quand même doté d'un instinct plutôt grégaire il n'a pas pu s'empêcher d'inviter quelques camarades de jeu sur cet album, histoire de lui donner du coffre, de la consistance, de l'ampleur, de la cuisse et du bouquet. Du coup, bien loin de l'ambiance boy-scout et feu de camp, ce disque est bel et bien un album de "rock", mais avec de prégnants accents folk. Il n'y a pas que la guitare acoustique du sieur Pooky, il y a aussi tout ce qui fait le sel d'un rock assumé et assuré, de la guitare électrique, de la basse, de la batterie et des claviers. Pour autant, et même si certaines mélodies sont parfois bien énervées, ce disque est évidemment beaucoup plus initiatrice, personnel, voire introspectif que tous ses projets précédents. L'acoustique ce n'est pas forcément que le côté gnian-gnian qu'on lui associe trop souvent, on peut très bien faire de l'acoustique avec force, intensité, flamme et tempérament. Forest Pooky le démontre de fort belle manière. Ses chansons sont en fait construites comme des chansons punk, c'est juste que le bois remplace la ferraille dans cette approche de la chose.



ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ROCKERS KULTURE - THE FRENCH ROCKABILLY SCENE #3 (CD, Rock Paradise Records/Jull Records)

Ca ne chôme pas du côté de la scène rockabilly française puisque voilà déjà la troisième volet de cette série de compilations initiée par Tony Marlow. Et avec 25 groupes à chaque fois, faites le calcul vous-mêmes (calculatrice non autorisée). On a là encore une belle brochette de groupes plutôt affriolants dans le genre. Au hasard du track-listing on appréciera les Four Aces (qui ouvrent le bal de manière très énergique), Howlin' Jaws (sûrement pas plus de 20 ans de moyenne d'âge mais une sûreté d'exécution qui frise l'insolence), Rockin' Bones Trio (et une reprise décapante de "Whistle bait" des Collins Kids), Sarah Savoy and the Francadians (une version de "Mean, mean, mean" de Wanda Jackson traitée façon cajun avec accordéon et violon de rigueur, rafraîchissant), Yann The Corrupted (qui fait tout lui-même, dans la foulée de son premier album chez Sfax, classe), Swingin' dice (une reprise enlevée du boogie-woogie "Down the road apiece" de Don Raye, popularisée par le grand pianiste Amos Milburn, ou par les Rolling Stones dans un autre genre), Grizzly Family (avec une reprise tribale d'"Indian Joe" de Art Adams & the Rhythm Knights, fallait la trouver celle-là), les Rockin' Boys (des teds qui reprennent "Rockabilly man" de Rip Masters, dont on connaît surtout la version de Ray Campi), Little Loolie and the Surfing Rogers (avec une vieille connaissance à la batterie, Denis Baudrillart, ex Soucoupes Violentes, Fantastic 3 ou Jim Murple Memorial entre autres), C.Cil & Tony (Tony, c'est le boss lui-même, Tony Marlow, en duo avec la chanteuse C.Cil), Jamy and the Rockin' Trio (là encore un expérimenté Vintage Bob à la batterie), les Wolfgangs (rien à voir avec Amadeus, mais un "Break the routine" tout en virtuosité pour ces alsaciens chez qui on retrouve Dean Blondin et Jim Bullit, soit la section rythmique des défunts Hellsuckers, qui officiaient eux dans une veine hard-rock'n'roll qui avait peu en commun avec le rockabilly), Milton and the Wildtones (eux aussi ont exhumé une obscure reprise, "My kind of woman" de Ron Ouderkirk, et au passage on remarquera que tous ces groupes ont une culture rock'n'roll et rockabilly impressionnante), Emer and the Giant Affair (qui profitent de la présence en leur sein de la chanteuse Emer Hackett pour reprendre le grand classique "Jackson", marchant ainsi sur les traces de Nancy Sinatra et Lee Hazlewood ou de Johnny Cash et June Carter, imparable), ou, pour finir, le vétéran Ricky Amigos (qui nous offre une version hispanisante, forcément, de "Three steps to heaven" d'Eddie Cochran). Comme d'habitude tout ça est fort plaisant et agréable. Cette série "Rockers Kulture" est définitivement en train de s'imposer dans le paysage rockabilly, et pas seulement frenchy.

Billie HOLIDAY : At the Stratford Shakespearean Festival 1957 (CD, Solar Records)

Billie Holiday fut incontestablement l'une des plus grandes chanteuses de jazz de tous les temps. Sa carrière s'étalera sur un quart de siècle, des mid 30's à la fin des années 50. Ce CD nous propose une demi douzaine de prestations live enregistrées durant les dernières années de sa vie, entre 1956 et 1959. Billie Holiday était déjà très malade, affaiblie par l'héroïne et l'alcool, sa voie était devenue éraillée et, si elle n'avait plus rien de la richesse mélodique de ses jeunes années, elle n'en avait pas moins conservé ce côté intense et poignant qui avait fait de la chanteuse une interprète hors pair. Beaucoup n'aiment guère ces enregistrements tardifs de Billie Holiday, justement parce que sa voix avait beaucoup changé. Personnellement, je trouve dans cette voix rauque, torturée, parfois erratique, une nouvelle facette de son talent, l'obligeant à puiser au plus profond d'elle-même de quoi compenser sa déchéance physique. Jusqu'au bout elle aura tout fait pour continuer à chanter, pour faire corps avec sa musique, pour incarner ce jazz et ce blues qui l'avaient probablement sauvée quand, plus jeune, seule une vie de misère l'attendait. Alors oui, il peut y avoir quelque chose de triste à entendre Billie Holiday ces dernières années, ou à la voir si diminuée puisqu'il existe plusieurs films de cette période, mais n'oublions jamais que c'est toujours Billie Holiday qui nous régale de ces interprétations tout en émotion. Le premier concert de ce disque est celui donné lors du Stratford Shakespearean Festival le 10 août 1957 à Stratford au Canada. Elle y est accompagnée de son fidèle pianiste Mal Waldron, du bassiste Ernie Cosachuck et du batteur Archie Alleyne. 6 titres sont au programme dont "Willow weep for me", "Billie's blues" et l'incontournable "Lady sings the blues". Son chant montre indéniablement que Billie Holiday est très fatiguée durant cette performance, ce qui l'oblige à puiser dans ce qu'il lui reste de maigres réserves. Cet enregistrement se révèle meilleur que celui du Festival de Newport effectué à peine un mois avant, et qui, lui, est bien connu des amateurs. La deuxième performance a été captée le 5 octobre 1958 lors du Monterey Jazz Festival, en

Californie. Mal Waldron est toujours présent, avec le bassiste Eddie Khan et le batteur Dick Berk. C'est l'enregistrement le plus long de ce CD avec 11 titres. Au milieu du concert apparaissent 3 cuivres de luxe, le saxophone baryton Gerry Mulligan, le saxophone alto Benny Carter et le clarinetiste Buddy DeFranco, et d'un seul coup le concert s'enflamme, notamment avec un "Good morning heartache" swingant au cours duquel on peut entendre le bruit d'un avion survolant le site (le concert était en plein air), ce qui ne perturbe pas le moins du monde une Billie Holiday complètement immergée dans sa chanson. Les autres temps forts de ce concert, "Ain't nobody's business if I do", "Willow weep for me" (2 morceaux sans les cuivres), "Billie's blues", "Oh, what a little moonlight can do" (avec les cuivres). A l'écoute de ce concert, probablement l'un des meilleurs qu'elle ait donné durant ses dernières années, Billie Holiday semble retrouver l'incandescence et la fougue de ses jeunes années. Les 2 titres suivants ont été enregistrés à New York le 9 décembre 1956 avec l'orchestre de Percy Faith pour les besoins d'une émission de radio. Billie Holiday et Percy Faith avaient enregistré ensemble pour la première fois en 1949, et, même si je ne suis pas vraiment fan des sections de cordes dans le jazz ou le blues, force est de reconnaître que, au moins sur un morceau comme "You better go now", ces cordes portent littéralement le chant d'une Billie Holiday en pleine crise sentimentale. Viennent ensuite 2 titres captés le 9 septembre 1958 au Plaza Hotel de New York, à l'occasion d'une fête organisée par le label Columbia. On connaît au moins 2 autres enregistrements captés durant cette cérémonie, ceux de Duke Ellington et du Mile Davis Sextet. Billie est ici accompagnée par l'indéfectible Mal Waldron et par le trompettiste Buck Clayton, ainsi que par une section rythmique inconnue. Dès qu'elle entonne "Don't explain", l'un de ses plus gros succès, quelques spectateurs ne peuvent réprimer leurs applaudissements. Suivent 2 titres enregistrés en mars 1957 dans le club de Chicago Mister Kelly's, pour la radio. Billie y est accompagnée par le pianiste Carl Mack et le saxophone ténor Paul Quinichette (section rythmique inconnue). Enfin les 3 derniers titres datent du 24 février 1959, enregistrés lors d'une émission de télévision, "Chelsea at Nine", à Londres. Mal Waldron est évidemment présent, ainsi que l'orchestre de Peter Knight sur 2 titres. La vidéo de ce programme télé est visionnable en cherchant bien, et l'on peut y voir une Billie Holiday malade, fatiguée, mais toujours digne, interpréter notamment, avec le seul piano de Mal Waldron, un "Strange fruit" empli d'émotion. "Strange fruit" fut l'une des premières chansons à dénoncer ouvertement le racisme dont les noirs étaient encore victimes dans les états du sud, y compris jusqu'au début des années 60 (on pourrait même dire que, aujourd'hui encore, de nombreux meurtres de noirs américains sont toujours motivés par le racisme). Cet enregistrement est l'un des derniers connus de Billie Holiday (il en existe d'autres, début mars, avec l'orchestre de Ray Ellis, qui meurt 5 mois plus tard, le 17 juillet 1959, à l'âge de 44 ans. On notera avec intérêt que le son de ces différents enregistrements est excellent, l'occasion donc de retrouver toute l'intensité de Billie Holiday sur scène.

INTERNET

Le groupe suédois **SPIDERS** s'appête à sortir son premier album, "Flashpoint", sur le label **Crusher Records**. C'est du proto-hard-rock-power-rock'n'roll, entre **Black Sabbath** et **Steppenwolf** pour faire simple, et chant féminin pour faire bander : www.wearespiders.com @@@ Nouvel EP pour les hollandais d'**Antillectual**, "Future history". C'est toujours hardcore bien sûr. Dans la foulée le groupe va passer l'automne sur la route, avec 2 grosses tournées en Amérique du Nord et au Brésil. Impressionnant : www.antillectual.com @@@ <http://www.multimania.com/marvelman>

Pour ceux qui ne lisent pas l'anglais et qui, donc, peinent à trouver des sites intéressants sur leurs héros préférés, je vous présente celui-ci, en français, consacré à **Spiderman**. Petit bémol, il ne semble plus mis à jour depuis 2004, ce qui risque d'en limiter la portée. Personnellement, Spiderman était l'un de mes super-héros préférés jusqu'à ce que ces crétiens de chez **Marvel** ne décident, il y a quelques années, de lui faire révéler son identité secrète. Dans l'ère de grande paranoïa qui a envahi les Etats-Unis de l'après 11 septembre, Marvel, apparemment pour ne pas paraître "anti-patriote", a donc décidé, un jour, que ses super-héros ne pouvaient plus continuer à oeuvrer sous couvert d'anonymat, puisqu'il est bien connu que l'anonymat, justement, est le fait même des terroristes. La Maison des Idées (bien mauvaise sur ce coup là l'idée) avait donc décidé de lancer une grande opération main propre (ou plutôt visage propre) au sein de ses différentes séries et avait conclu que ses super-héros devaient, par devoir, révéler leur identité et leur visage et agir désormais sous couvert des agences gouvernementales. C'est ce qu'il advint de **Peter Parker**. A l'inverse, les héros à qui Marvel choisit

de faire conserver leur anonymat seraient désormais considérés comme hors-la-loi et chassés comme tels par l'agence gouvernementale dirigée par **Iron Man**, agence qui pouvait même les abattre à vue le cas échéant. J'avais trouvé cette attitude de Marvel tellement ridicule que j'avais décidé derechef d'arrêter de lire ses magazines, Spiderman en tête. Au point que, aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il en est de la suite donnée à cette histoire. Les super-héros continuent-ils d'agir à visage découvert, ou bien Marvel a-t-elle trouvé une des pirouettes scénaristiques dont elle a le secret pour décréter, après quelques temps, que tout ceci n'avait jamais eu lieu ? Pirouettes qui permettent régulièrement de faire réapparaître des héros pourtant morts



depuis belle lurette. Récemment j'ai recommencé à lire les aventures du **Punisher**, de **Daredevil** et de **Ghost Rider**, et je ne suis pas plus avancé. Dans le cas du Punisher il n'a jamais eu d'identité secrète, tout le monde sait pertinemment qu'il est **Frank Castle**, et de toute façon ce n'est pas un héros, au sens où on l'entend dans le monde des comics. Dans le cas de Ghost Rider, lui aussi a toujours évolué en marge, et Marvel vient même de le faire incarner par un nouveau personnage, une femme, donc retour à la case départ. Et dans le cas de Daredevil, si son identité fut bien révélée à un moment donné, il semble que l'avocat **Matt Murdock** ait réussi à convaincre les autorités que, étant aveugle, il lui serait singulièrement difficile de faire l'acrobate sur les toits des gratte-ciel de New York et qu'il ne pouvait donc pas être Daredevil. Quant à Spiderman, je fus tellement dégoûté de le voir révéler son identité que, pour l'instant, j'ai préféré ne pas rouvrir un seul comics qui lui soit consacré. Bref, tout ça pour dire, donc, que le site dont je suis censé vous causer ici est consacré à l'homme-araignée. Il se présente comme un site traditionnel, avec présentation, sous forme de fiches signalétiques, du héros lui-même, ainsi que de ses nombreux avatars, de ses alliés, de ses amis, de sa famille, et, bien sûr, de ses ennemis. Vous avez toutes les caractéristiques physiques et mentales des personnages, ainsi qu'un texte de présentation plus générale, historique notamment, le tout illustré de quelques extraits de la bande dessinée. Et c'est à peu près tout (ce qui est déjà pas mal au demeurant), le reste du site étant surtout consacré à des scans de couvertures des comics édités en France, ainsi qu'à quelques previews des éditions américaines (mais vu qu'elles datent de 2004, elles ont depuis longtemps été éditées chez nous, donc ça ne présente plus vraiment d'intérêt pour le fan). En fait ce site peut constituer une première approche idéale du monde de Spiderman pour qui ne serait pas familiarisé avec, je pense notamment à tout un jeune public qui aurait découvert le héros avec le film sorti cet été.

<http://videorock.free.fr/indx.htm>

Si vous êtes assez vieux pour avoir connu l'âge d'or du rock alternatif français de la seconde moitié des années 80, et si, depuis cette date, vous n'avez jamais décroché, au point de vous ruiner en achat de disques et en places de concerts, de préférence dans les bars de quartier, dans les squats (quand ils existent encore) ou, au pire, dans les quelques salles à peu près abordables financièrement parlant, ce site est pour vous. Parce que si vous grenouillez dans les concerts cités plus haut, vous avez forcément vu quelques énergumènes avec des caméras de fortune (encore que, aujourd'hui, avec les caméras

numériques, le résultat soit nettement meilleur qu'aux heures glorieuses du caméscope familial) filmer avec passion les prestations des groupes sur lesquels vous suez sang et eau en d'intrépides pogos. Et vous allez forcément trouver ici des images qui vont vous faire remonter les souvenirs à la pelle. Ce site ne propose, comme l'indique son nom, que des **vidéos rock**, et il y en a plus de 600, ce serait bien le diable si vous n'y trouviez pas quelques concerts dont vous fûtes l'un des spectateurs. Je ne vais pas vous faire le listing complet, sinon on y est encore dans 10 numéros, au hasard j'y ai retrouvé **Edouard Nenez**, **Attentat Sonore**, **Blackfire** (le groupe de frères et soeurs Navajos), **CPPN**, **Euroshima** (l'un des groupes de l'omniprésent **Vérole**), **Happy Drivers**, **Jungle Fever**, les **Dogs** (emmenés par le regretté **Dominique Laboubée**), **Ludwig Von 88** (si vous trouvez plus dingues en concert je vous rembourse ce fanzine), **Negu Gorriak** (basques et politisés, mais c'est un pléonasme je crois), **Parabellum** (toujours sur la brèche, 30 ans après leurs premiers cris), **Ricky Amigos** (et leur "Loco loquito" d'anthologie), **Tagada Jones**, **Nirvana** et **Tad** (filmés lors du légendaire concert du 1er décembre 1989 au **Fahrenheit** d'Issy les Moulineaux), **R'n'C's** (toujours au top), les **Sheriff**, les **Dirteez** (que de souvenirs ensemble), **Uncommonmenfrommars** ou encore **Whodunit**. Mais allez vous-même y chercher votre groupe préféré, il doit y être.

<http://rr-vs.informatik.uni-ulm.de/rr/>

Pour les nostalgiques des **trains électriques**, ce petit site devrait les ravir. Même si sa fonction première n'est plus opérationnelle. Il s'agissait d'une expérience menée par les universités de Freiberg et de Ulm, en Allemagne, visant à contrôler tout un réseau de trains électriques via Internet. J'imagine que c'était seulement réservé à quelques personnes dûment sélectionnées. Cependant, il était possible de visionner ce réseau ferroviaire miniature via une webcam. Malheureusement les concepteurs du projet n'ont pas pu conserver la salle dans laquelle ils s'étaient installés et ont donc été obligés de démonter ce réseau. A ce jour ils n'ont toujours pas trouvé de nouvel endroit pour le remonter. Espérons qu'ils y parviennent un jour et qu'on puisse à nouveau visionner en direct les évolutions de tous ces trains. En attendant ils ont pris la précaution de prendre de nombreuses photos de leur travail et les ont mises en ligne, ainsi que les caractéristiques techniques des modèles de trains utilisés. Si vous êtes vous-même modéliste ferroviaire peut-être trouverez-vous ici quelques idées pour votre loisir préféré.



<http://pinup.aaslan.com/>

Pour une génération ou deux le magazine **Lui** fut une aide précieuse à l'éveil des sens de quelques ados avides de découvertes plus ou moins interdites. En France **Lui** fut l'équivalent et le grand rival de **Playboy**, les deux revues avaient d'ailleurs un sommaire et une présentation assez semblables. Il y avait les articles de fond bien sûr (si si, je vous assure, il y en avait, même si tout le monde ne les a peut-être pas vus), il y avait les dessins humoristiques, il y avait les photos de charme (ah ben oui, évidemment, pourquoi croyez-vous qu'on l'achetait, ou qu'on le volait d'ailleurs, dans le cas des ados sus-cités), et notamment le poster central, et, dans le cas de **Lui**, il y avait le dessin d'**Aslan**. Chaque mois **Aslan** nous gratifiait d'une nouvelle pin-up qui n'avait rien à envier à celles, nettement plus en chair, du moins pouvait-on le supposer, après tout ce n'étaient que des photos, qui n'avait rien à envier donc à celles qui faisaient l'objet des reportages fort dénudés qui constituaient l'intérêt de la revue. Oui, tout autant que les autres, les "vraies", les pin-ups d'**Aslan** en ont fait rêver plus d'un. Je me souviens même d'un numéro où le dessinateur s'était amusé à imaginer les vedettes de la chanson de l'époque dans le plus simple appareil, ou presque. C'était bien avant l'ère d'Internet où, aujourd'hui, la moindre chanteuse en herbe a déjà abondamment exposé son anatomie, avant même de sortir le moindre disque. Bref,

ce site est donc consacré à Aslan, avec une bio et une présentation de ses oeuvres. Il est aussi sculpteur et peintre, et ne fait pas que de la pin-up, même si celles-ci constituent quand même l'essentiel de son oeuvre. Et c'est d'ailleurs vers les galeries que nos regards se tourneront le plus volontiers. On y retrouvera presque toutes les pin-ups dessinées pour Lui entre 1964 et 1982, mais aussi d'autres, dessinées après, et qui ne connurent donc pas le bonheur de paraître dans le magazine. Et si vous préférez le bon vieux papier, sachez qu'une bonne partie d'entre elles ont été publiées dans 2 recueils disponibles dans toutes les bonnes librairies. Accessoirement, sur ce site, vous pouvez aussi utiliser quelques-uns des dessins d'Aslan pour créer une carte postale virtuelle, ou bien pour vous constituer un fond d'écran. Un site bien agréable ma foi, comme les magazines de notre adolescence.



Woody GUTHRIE : 100th anniversary collection (CD box set, Not Now Music - www.notnowmusic.co.uk)

Le 14 juillet 2012 marquait le centième anniversaire de la naissance de Woody Guthrie, l'occasion pour le label anglais Not Now Music de sortir ce coffret de 5 CD retraçant, en 100 chansons, la carrière discographique de l'un des plus grands folk singers américains. Une carrière discographique qui ne s'étalera que sur 8 années, de 1940 à 1947, et encore, sans tenir compte que, en 1942 et 1943, engagé dans la marine marchande pour soutenir l'effort de guerre américain, il n'a quasiment rien enregistré, ce qui ramène sa production à un laps de temps de 6 ans seulement. Mais le bonhomme était très prolifique. Il avait commencé à chanter et à jouer de l'harmonica et de la guitare dès la fin de l'adolescence, apprenant de nombreuses chansons traditionnelles dont il va bien vite adapter les textes pour les faire correspondre à ses engagements politiques et sociaux. Au début des années 30, après le krach économique de 1929, le midwest des Etats-Unis connaît une série de désastres climatiques qui vont ruiner tous les fermiers de l'Oklahoma, de l'Arkansas et du nord du Texas. Woody Guthrie était né à Okemah, Oklahoma, et c'est dans cet état qu'il vivait encore lorsque survint cette catastrophe. Comme des millions de ses compatriotes il va émigrer vers la Californie, qui semble alors une sorte de terre promise. Et comme des millions de ses compatriotes il va vite déchanter, les Okies, comme les appelleront les californiens de souche, seront à peine mieux considérés par ces derniers que les centaines de milliers de travailleurs mexicains qui travaillent alors, dans des conditions proches de l'esclavage du siècle précédent, dans les vergers californiens. C'est là que Woody Guthrie va commencer à militer pour améliorer le sort de ces travailleurs exploités pour des salaires de misère. Et pour cela il va faire ce qu'il sait faire de mieux, écrire des chansons et les chanter chaque fois que l'occasion se présentera, que ce soit le soir autour d'un feu ou lors de meetings. C'est à cette occasion qu'il va se rapprocher du Parti Communiste américain, même s'il semble qu'il n'en ait jamais été adhérent. A partir du milieu des années 30 il ne va plus cesser de parcourir les Etats-Unis en tous

sens pour soutenir, partout où il le jugera nécessaire, les opprimés, qu'ils soient ouvriers agricoles ou ouvriers d'usine. Et il va écrire, encore et encore, s'inspirant le plus souvent de chansons traditionnelles des folklores européens importés par les vagues d'immigrants successives. On pourra ainsi retrouver dans certaines chansons de Woody Guthrie jusqu'à des traces de chansons anglaises de la période élizabéthaine (la 1ère du nom, évidemment, pas la vieille peau qui règne en ce moment). Il va notamment écrire toute une série de chansons inspirées de la tragédie des Okies et des Arkies, obligés de fuir leurs terres dévastées. Vers 1936/1937, de retour en Californie, il intègre le groupe country de son cousin Jack Guthrie. Mais la country n'est pas son truc, pas plus que le côté trop artificiel de cette country formatée pour la radio et le télévision. Il reprend bientôt la route et se retrouve à New York en 1940. New York où il fait la connaissance d'un jeune musicien, spécialiste du banjo, Pete Seeger. C'est là qu'il va commencer à ébaucher une chanson qu'il intitule "God bless America", inspirée d'une chanson de la Carter Family, "Little darlin' pal of mine". Woody Guthrie ne finalisera cette chanson qu'à la fin de la guerre, celle-ci devenant "This land is your land", probablement la chanson la plus connue de Woody, et même considérée par certains comme le véritable hymne national américain. On notera l'ironie de la situation pour quelqu'un dont les véritables prénoms étaient Woodrow Wilson (Woodrow devenant Woody), du nom du gouverneur démocrate du New Jersey de l'époque, et qui allait devenir le 28ème président des Etats-Unis, de 1913 à 1921. Mais revenons à New York et à 1940. Outre Pete Seeger, Woody Guthrie y rencontre également un autre personnage important dans le cours de sa carrière, Alan Lomax, jeune chanteur folk, mais surtout fils de John Lomax, infatigable arpenteur des campagnes et des villes américaines à la recherche de chanteurs et de musiciens à enregistrer pour alimenter les archives de la Bibliothèque du Congrès, l'équivalent de notre Bibliothèque Nationale. C'est grâce à Alan Lomax (qui découvrira plus tard des gens comme Bob Dylan ou John Hammond) que Woody Guthrie enregistre ses premiers disques. Et comme le bonhomme a de la matière en stock, il ne va pas se priver de graver un nombre incalculable de plages. Des chansons sur lesquels il sera parfois accompagné par des gens comme Cisco Houston, son plus vieil ami, avec qui il s'engagera dans la marine, ou encore le grand folk singer noir Leadbelly (découvert en prison quelques années plus tôt par les Lomax père et fils), ou l'harmoniciste aveugle Sonny Terry (avec parfois le complice de ce dernier, le guitariste Brownie McGhee). En avril 1941 Woody Guthrie est engagé pour écrire la bande son d'un documentaire consacré à la construction du barrage de Grand Coulee, dans l'Oregon. En 30 jours il va écrire 26 chansons à la gloire de l'ouvrier américain, à ses yeux, évidemment, le véritable artisan de la prospérité économique du pays. Ce sera sa période la plus créative, même si, là encore, plusieurs de ces chansons sont des adaptations de morceaux déjà existants. De retour à New York, et avant de partir pour la guerre, Woody Guthrie rejoint Pete Seeger dans le groupe que ce dernier vient de monter, les Almanac Singers. Mais, là encore, comme avec son cousin Jack en Californie, le format groupe ne lui convient guère. Woody Guthrie est un solitaire, et c'est comme cela qu'il préfère se produire, ou, à la rigueur, avec quelques amis proches. Après la guerre Woody Guthrie reprend sa carrière, et notamment ses enregistrements. Ceux-ci vont se compter par dizaines. 100 sont inclus dans ce coffret, qui est loin d'être une intégrale. Mais, à côté des disques, Woody Guthrie laissera aussi de nombreuses chansons jamais enregistrées, dont il ne reste, de fait, que les textes, puisqu'il n'en a jamais noté les partitions. Il est généralement admis qu'il a dû écrire quelques 3000 chansons en tout, n'en ayant enregistré qu'une infime partie. Ce fonds de chansons est aujourd'hui géré par sa fille Nora, qui étudie avec minutie toutes les demandes d'artistes voulant puiser dans ce répertoire inédit, notamment du fait que les dits artistes devront écrire leur propre musique sur les textes de Woody. A partir de 1947 le chanteur va commencer à souffrir des premières manifestations de la Chorée de Huntington, une maladie génétique héréditaire qui se transmet de mère en fils ou de père en fille. La propre mère de Woody est morte en 1930, et plusieurs de ses filles y succomberont également. Cette maladie commence par affecter la coordination musculaire, puis atteint ensuite le cerveau, entraînant un déclin intellectuel et des troubles psychiatriques. En 1952 il entre au Bellevue Hospital de New York, puis sera transféré dans d'autres établissements hospitaliers qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort. En 1957 il est devenu incapable d'écrire ou de jouer de la guitare. En 1960 débarque à New York, de son Minnesota natal, un jeune chanteur qui va revendiquer haut et fort son héritage musical, et en particulier l'influence de Woody Guthrie. Il s'appelle Bob Dylan, et il rendra même plusieurs visites à son idole à l'hôpital. Dans la foulée de ce renouveau folk à New York d'autres jeunes chanteurs

reprindront eux aussi plusieurs chansons de Woody Guthrie, comme Ramblin' Jack Elliott, Tom Paxton ou Phil Ochs, ce qui entraînera un début de reconnaissance publique et médiatique pour un chanteur jusque là cantonné à la confidentialité de son engagement politique, et ce malgré les nombreux disques enregistrés durant les années 40. Woody Guthrie meurt le 3 octobre 1967 à l'hôpital de Creedmoor dans le Queens. Woody Guthrie ne laissera pas que des chansons, il a également écrit son autobiographie en 1943, "En route pour la gloire", qui est également le titre du film de Hal Ashby, sorti en 1976, et qui retrace sa vie et sa carrière, avec David Carradine pour tenir son rôle. Woody Guthrie est également célèbre pour le slogan qu'il avait peint sur sa guitare, "This machine kills fascists" ("Cette machine tue les fascistes"), slogan inspiré de celui peint sur les avions des forces républicaines durant la guerre civile espagnole. On précisera enfin que Woody Guthrie est le père d'Arlo Guthrie, chanteur et guitariste qui se fera lui aussi un nom sur la scène folk et country à partir de la fin des années 60. Bref, dans ce coffret on retrouvera évidemment l'essentiel des chansons enregistrées par Woody Guthrie, depuis "This land is your land" jusqu'à "Goodnight Little Arno (Goodnight little darlin')", écrite pour son fils qui venait de naître (en 1947), en passant par "Pastures of plenty", "So long it's been good to know yuh", "Dust bowl refugee", "Jesse James", "Talking dust bowl blues", "Boll weevil song", "Car song", "Tom Joad", "Grand Coulee dam", "Billy The Kid", "Do-re-mi", "Lost train blues", "John Henry", "Mule skinner blues", "When the yanks go marching in", "Ida Red", "Pretty Boy Floyd", "1913 massacre", "Whoopee ti yi yo, get along little dogies", "House of the rising sun". Un vrai florilège, en même temps qu'un objet indispensable pour mieux comprendre

l'engagement de l'homme, un engagement qui fut son véritable moteur, au détriment souvent de sa vie personnelle (il a été marié 3 fois et a eu 8 enfants).

